

ROCHAMBEAU

Et la Guerre de l'Indépendance

Le retour de Rochambeau en France fut un triomphe. On acclama le chef qui avait assuré avec Washington, Lafayette et tant d'autres le succès d'une cause, d'une idée. Le roi Louis XVI le nomma gouverneur de Picardie, puis d'Artois. En 1787, le ministre Loménie de Brienne lui demanda de présider un conseil de guerre destiné à réorganiser l'armée. Il refusa. Il ne voyait dans cette mesure "qu'un moyen suscité par quelques ambitieux pour tourmenter encore notre état militaire."

Il fut en 1788 député à l'assemblée des notables qui précéda la convocation des Etats généraux, et il s'y montra partisan du "doublement du Tiers Etat" dans la représentation nationale.

"Le Tiers Etat, disait-il, a gagné un commerce maritime, des manufactures qui n'existaient pas, une masse de lumières et l'amour de la liberté qu'il faudrait diriger et qui lui fera arracher toutes les libertés avec une violence irritée par celle qu'une fausse politique emploiera pour s'y opposer."

Puis il retourna vers sa vraie carrière: celle de soldat.

Les principes d'insubordination commencent à gagner l'armée française. Il montra beaucoup de fermeté en subordonnant les troupes à la réquisition des officiers municipaux et en menaçant ces derniers de signaler leurs négligences aux Etats généraux.

A la veille de la prise de la Bastille, Rochambeau, dont la fermeté un peu brusque commandait l'estime et dégageait nettement l'idée de "force" si nécessaire en toute époque de crise sociale, fut nommé gouverneur d'Alsace où l'on redoutait des mouvements populaires.

Avec beaucoup de doigté il réprima les émeutes. Mais il comprit que le "principe d'autorité militaire était sapé par sa base", et, pressentant l'avenir, comprenant les menaces sur lesquelles s'aveuglaient tant de ses contemporains, ce vieillard souffrit.

Las de corps et d'esprit épuisé, sentant ses efforts au-dessous de la tâche, il demanda un congé en décembre 1787.

Mais des hommes comme Rochambeau n'ont pas le droit à la retraite ou au repos. Le vieux monde craqua. Le "tourment" était formidable (moins formidable cependant que celui d'hier et peut-être de demain). Un homme comme lui était nécessaire pour maintenir l'ordre. Le Roi lui demanda en 1790 d'organiser les armées du Nord et lui promit son appui "car il était le soldat qui au respect du trône unissait l'amour du peuple."

Ah! combien il était las! un peu débâtu peut-être... et combien l'effort lui parut dur. Mais il était mué vraiment par la force mystérieuse qui conduit les hommes, chefs, soldats, laborieux ou gentilhommes. Tous les ancêtres étaient en lui pour l'exercer à poursuivre, à parachever sa tâche.

Et le vieux Rochambeau partit simplement parce qu'il y avait le devoir. Il inspecta, pour les mettre en état de défense, les places fortes de Granville, de Dunkerque et de Givet. Il tint "en mains" les soldats du Nord et il fit tous ses efforts pour les empêcher d'entrer dans les clubs où s'échauffaient les têtes, estimant, par principe, que la force armée doit être essentiellement obéissante.

Bien sage et bien modéré pour un soldat qui aurait pu être avide de gloire, il poussa de tout son pouvoir au maintien de la paix avec les puissances étrangères.

On lui offrit en janvier 1791 le ministère de la guerre. —Je ne me sens, répondit-il, ni la force, ni les talents nécessaires pour lutter contre les factions.

La fuite de Louis XVI à Varennes le plongea dans le chagrin. Il y vit la mort de la dynastie. La guerre avec les puissances coalisées l'effrayait si fort qu'il considérait les plans de Dumouriez favorables à ce projet "comme dignes des petites maisons."

Aussi bien quand, le 15 mars 1792, Dumouriez accepta le ministère, et déclara la guerre le 20 avril suivant, Rochambeau n'accepta qu'à contre-cœur de commander les 60,000 hommes de l'armée du Nord. Il prit l'offensive en Belgique, sur Tournai, Mons et Furnes, tandis que Lafayette se dirigeait sur Namur. Il empêcha de tourner en déroute la triste retraite de Quievain que l'infortuné général Biron devait payer de sa tête sur l'échafaud.

Ainsi donc si nos malheureuses provinces du Nord, ces martyres des frontières, connurent alors les horreurs de la guerre, Rochambeau en fut bien innocent... En raison de quoi—c'est humain—il fut abandonné de tous ceux qu'il avait aidés de ses sages conseils.

Lückner le desservit, Dumouriez le désarma; et Rochambeau, qui était monté au capitole lors du retour d'Amérique, connu l'amertume de floccendre la roche Tarpeienne lorsqu'il écrivit en juin 1792:

"Le corps usé par cinquante années d'activité sans relâche dans les beaux mondes, accablé d'infirmités, criblé de blessures, je persiste à remettre en les mains du Roi un commandement dont je ne suis plus en état de supporter la responsabilité. Et le vieux lion rentra tristement

dans sa tanière. Ami vrai du peuple, aimé des villageois, car il n'avait point cette morgue insupportable et parfois inconsciente qui, souvent, heurte les humbles plus que toutes les inégalités sociales, il pouvait espérer, ayant accepté la Révolution dans tout ce qu'elle avait de généreux, finir en paix ses jours à Rochambeau.

Non. En 1791, le roi Louis XVI l'avait nommé maréchal de France. Ce fut le dernier décret qui signa le monarque en ce genre, et il est saisi de songer que le roi, à la veille de l'échafaud, donna cette ultime signature pour consacrer la gloire d'un homme qui venait d'asseoir la démocratie d'outre-mer.

Or le titre de maréchal porta ombrage à certains patriotes et, le 15 germinal an II, on vint arracher à sa demeure ce vieillard de soixante-dix ans et on le conduisit à la Conciergerie qui était alors le vestibule de la mort.

Les mémoires de Rochambeau, qu'il écrivit plus tard, dénotent une âme sereine et comme détachée qui juge de loin et de haut les hommes et les choses.

Tout de même... l'heure pour lui dut être bien dure.

Il avait donné sa carrière, son cœur, offert sa vie, son sang, à la cause de la Liberté et—dans son propre pays—il en était là! Il voyait où en arrivaient les Libéraux parce que la Liberté ne s'était accommodée, en une poussée trop brusque, d'aucune mesure, d'aucune discipline nécessaire à la démocratie.

Il avait jadis fait un beau rêve. Pour un moment certains démagogues muèrent ce rêve en cauchemar.

A la Conciergerie, les prisonniers, à chaque heure de la nuit ou du jour, épiaient d'une oreille anxieuse les pas des pourvoyeurs de la guillotine ou du grincement de la charrette des condamnés qu'on appelait la "grande bière rouilante." Un jour il vit partir pour l'échafaud une voisine de cellule qui ne revint point. C'était une fille de France, Madame Elisabeth. Rochambeau attendit son heure. C'était un sage et un fils de chrétien. Il se résigna.

L'histoire de l'humanité et l'expérience de sa propre vie lui avaient enseigné que c'est toujours le plus haut sommet qui a raison, qu'il faut toujours finir par y monter. N'était-ce donc rien que de mourir pour le lutteur qui avait tant aimé la vie et l'action? N'était-ce donc rien que "ce champ de la mort beau comme la terre de la Promesse mais au seuil de laquelle on voudrait avoir un cœur de cristal et une âme toute claire?" Si fait... et il la redouta un peu... mais je crois que ce séjour, cette retraite dans la Conciergerie firent pénétrer un peu plus de grandeur dans sa vie et mirent un peu plus de beauté dans son cœur, car ce long tête-à-tête avec la mort prépara à Rochambeau une vieillesse très détachée, très haute, très noble: celle d'un homme qui avait vécu dans la familiarité du trépas.

Suivant une anecdote des plus controversées, il aurait mis le pied dans la charrette fatale un jour qu'elle était déjà pleine. —Retire-toi, lui aurait dit un géôlier. Ton tour viendra, maréchal. Le lendemain on arrêtait Robespierre...

Rochambeau sortit de prison le 6 brumaire an II (28 octobre 1796) et il se retira à Rochambeau et à Vendôme où il a laissé le souvenir d'un vieillard grave mais amène. Il aimait, dit-on, la solitude. Il aimait les longues promenades crépusculaires au bord du Loir quand le soleil s'endort dans la pourpre du couchant, les randonnées matinales du printemps sous la verte pénombre du parc de Rochambeau où, dans l'harmonie majestueuse des allées à la française, les statues immobilisées dans la grâce du grand siècle lui apportaient l'énigme de leur sourire de marbre.

Peu à peu il fallut renoncer à ces douceurs du soir d'une belle vie. Les anciennes blessures, les rhumatismes inflammatoires le faisaient cruellement souffrir... Il fallut renoncer à toutes les "petites joies."

Rochambeau s'appliqua à lui-même sa forte discipline... Il renouça. C'était un philosophe très convaincu "que l'homme du commun n'attend son bien que des choses extérieures et que le sage ne l'attend que de lui-même." Il accepta la douloureuse épreuve de savoir au loin son fils prisonnier et malheureux. (Celui-ci, qui avait été, avec une grande distinction, gouverneur de Saint-Domingue et qui deux fois avait soumis les noirs, était prisonnier sur les pontons anglais depuis 1802 et ne devait être libéré qu'en 1811 pour fournir une superbe carrière militaire et trouver la mort à Leipzig.)

Malgré ses mauvais yeux, sur lesquels l'âge avait mis son voile implacable, il se réfugia dans le passé et, sans haine, sans colère, mais aussi sans enthousiasme, car c'était un fléau, il écrivit, on le vit, ses mémoires. Napoléon, qui l'avait en grande estime, lui fit une visite en partant, dit-on, pour la guerre d'Espagne, amenant avec lui sa suite. Qu'on imagine ici la grandeur du tableau et la saisissante image des contrastes! Redevenu simple gentilhomme campagnard, vivant en Cincinnati au fond de ses terres, Rochambeau a tout à coup la fugitive vision de l'épopée. Son vieux cœur de soldat s'échauffe d'une flamme. Il voit otutes les promesses qu'a

En l'Honneur d'un Grand Bienfaiteur



Chaque année les enfants des écoles publiques de la Nouvelle-Orléans viennent payer des "cours" sur le monument de feu John McLaughlin, qui a été à la municipalité le responsable d'une forte somme d'argent pour être employé à la construction de ces écoles publiques.

Les Pyramides, Arcole, Rivoli... tenues la France... Une cohorte chevronnée de gloire suit Napoléon, sont évoqués par ces hommes qui ont porté dans toute l'Europe et jusqu'aux bords du Nil mystérieux les armes de la France... et les voilà qui, dans le vieux château de province, viennent saluer l'ancêtre "blanchi sous le harnois."

Rochambeau fut heureux, mais point grisé, car il était revenu de toutes les vanités de ce monde. Avec cette urbanité parfaite et ce bon ton d'autrefois il se contenta de dire à l'Empereur qui lui présentait ses maréchaux en ajoutant: —Monsieur de Rochambeau, voici vos élèves.

—Sire, ils ont de beaucoup dépassé le maître.

Le 10 mai 1807 mourut le maréchal de Rochambeau. Presque subitement la flamme qui avait tant brillé s'éteignit sur la route de ce monde; et sur le mausolée qui couvre ses cendres à Toré-en-Vendomois, le chevalier de Bouffiers grava son épitaphe.

Ainsi se termina la dernière page d'une belle livre sans tache qui méritait d'être ici feuilleté car des soldats comme Rochambeau, Lafayette, Grasse, d'Estaing et tant d'autres incarnent exactement un type qui n'a guère varié après s'être affirmé dans toutes les vraies croisades.

Parfois frondeurs et déconcertants pour l'étranger, ils ont toujours su, avec le soutien de la foi dans une mission, combattre, vivre et mourir pour tout ce qui est noble et pour tout ce qui est beau. Ils ont forcé l'admiration de tous, ils ont fait "avancer la civilisation par l'idée et reculer l'ennemi par le courage." Ils ont été les fils de "l'énorme pensée qui a forcé l'histoire," possédant, sans parfois même presque le savoir, la force que dégage la notion du Droit. Comme Hercule, héros antique, ils ont, dit le poète, "promené l'éternelle justice en un manteau sanglant taillé dans un lion;" et Rochambeau est bien l'officier symbolique ayant porté par delà les mers la simple beauté du Français qui, depuis Tolbiac jusqu'à Verdun, a partout claironné nos gloires.

Baron André de MARICOURT, dans la revue "France-Etats-Unis."

AT HOME

J'aime au fond noir du ciel ces nuages de plomb Qui, dans l'air ruisselant, se maintiennent d'aplomb Malgré le vent du Nord qui tempête et se rue Et qui, sinistre et fou, s'engouffre dans la rue. Je goûte, grâce à eux, près d'un foyer ouvert, Mon feu rouge lançant des débris à l'hiver, Ma tasse de thé jaune et mon fin tabac blond, Et mon chat qui miaule ainsi qu'un violon. Pour distraire mon cœur de ce climat maussade, J'élève, entre la vie et moi, la paisante De quelque rêve d'or, né de désirs frileux Qui change en clair soleil l'horizon nébuleux, Et qui fait ruisseler, dans mon âme morose, Tout un printemps magique, éblouissant et rose. FRANCIS DE CROISSET.

Maison de The

On l'appelle tea-room. Mais pourquoi ne pas donner un nom français à cet établissement qui est devenu si nécessaire au bonheur des parisiennes? Une femme d'aujourd'hui—j'entends une femme du monde qui a du temps à perdre—trouve toujours une heure pour la visite quotidienne à ce temple de la gourmandise, de la coquetterie et du potin. En province même, dans les grandes villes, la maison de thé est en faveur. C'est là qu'on "fait saison." C'est là qu'on reçoit ses amies, et quelquefois ses amoureux.

Autrefois—un autrefois pas bien lointain—ces dames restaient chez elles, à des jours réguliers. Les familiers de la maison connaissaient le moment favorable pour la causerie, mais, après le flot des visites banales, on se retrouve à cinq ou six, entre le feu et la table à thé. C'est la tombée du crépuscule. Les lampes sont allumées. La petite flamme du samovar fait chanter l'eau dans la bouilloire. Le salon sent les fleurs, les roses parfumées, et l'indéfinissable arôme ou le thé et des gâteaux qui se dissout lentement dans l'air attiédi. Les femmes un peu fines, les hommes un peu galants aiment cette heure du thé, cette halte délicate qui sépare les fatigues du jour de la fièvre brillante des soirées.

C'est fini. Les femmes n'ont plus de "jour." Elles reçoivent le deuxième et le quatrième mardis, ou le premier et le troisième samedis, en janvier et en mars, ou seulement en décembre, ce qui oblige leurs malheureux amis à tenir une comptabilité compliquée et à se torturer la mémoire. Bientôt, Mmes Telle et Telle ne recevront plus que le premier jour de la deuxième semaine du quatrième mois des années bissextiles! Et la vie de société, en ce temps-là, sera quelque chose de bien agréable.

Alors, comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui, les dames vivront une part de leur existence dans les maisons de thé.

C'est si commode! Un coup de téléphone pour retenir une table, et tous les soucis de la réception sont évités à la dame qui n'entend pas se gêner pour des amis. Dans le prix du goûter, sont compris le matériel, l'éclairage, les triziganes... et les spectateurs. Une jolie personne est toujours sûre d'être admirée par un nombreux public.

Il y a des maisons de thé dans toutes les rues qui avoisinent l'Opéra et la Madeleine; dans toutes les avenues qui s'entrecroisent autour de l'Etoile. Il y en a sur la rive gauche, plus simples, plus modestes, pour les provinciales en voyage qu'offraient le fracas du grand chic. Il y en a pour les Américaines et pour les rastes; pour les amoureux qui veulent un "terrain neutre" où "Elle" ne soit pas en danger d'être compromise.

Il y en a dans les grands magasins. C'est charmant pour les clientes et très avantageux pour les commerçants. La dame affamée, qui doit sortir du bazar et s'en aller goûter au salon de thé le plus proche, s'attarde volontiers devant les sandwiches et les muffins. Elle ne rentre pas dans la cave avec ses vanités. Mais la dame qui est nourrie sur place continue d'acheter lorsqu'elle s'est rassasiée. Que diable! L'agrément d'une digestion heureuse la dispose quelquefois à des folies. Elle éprouve, à l'égard de son budget, un sentiment d'optimisme. Combien de col-

OFFICE GENERAL DU LIVRE

Le but de notre Organisation est de favoriser la diffusion du livre Français, de permettre à toutes les personnes éloignées de Paris de se tenir au courant du mouvement intellectuel et de leur procurer rapidement tous les ouvrages édités en France.

Nous publions chaque mois une "Bibliographie" des nouveaux ouvrages parus dans tous les domaines: littérature, sciences, arts, médecine, livres de classe et de piété, etc. Le service de cette bibliographie mensuelle est fait gratuitement à toutes les personnes qui nous en font la demande.

Les quelques ouvrages mentionnés ci-après sont extraits de nos dernières notices et circulaires, mais il va sans dire que, outre ces livres, nous pouvons fournir à nos correspondants absolument tout ce qui a paru en France.

Nous faisons volontiers les envois contre remboursement en France et aux Colonies, en Belgique, en Suisse, en Scandinavie, en Hollande et aux Indes Néerlandaises et en Extrême-Orient. Pour les autres pays qui n'acceptent pas les envois contre remboursement, nous prions nos Correspondants de joindre à leurs commandes un chèque, un mandat ou des billets de banque français ou étrangers, qui sont acceptés au change.

Nous nous chargeons également de fournir aux meilleures conditions tout ce qui concerne la musique et la papeterie Française.

Les frais de port et d'emballage sont calculés à raison de 10% du montant des commandes. S'adresser à l'Office Général du Livre, 41 Quai de l'Horloge, Paris, 1er.

Le premier duc anglais fut Edward, le Prince Noir, qui fut créé Duc de Cornwall, un titre qui à tousjours appartenu depuis au plus vieux des fils du roi d'Angleterre.

fichets inutiles sont achetés entre cinq et six heures, après le thé!

Hôtes passagers des tea-rooms, on vous reconnaît vite, car on vous retrouve partout!

Ce sont ces grosses dames espagnoles ou argentines, qui ont de si beaux yeux noirs dans des visages pâles et empâtés, des fourrures merveilleuses—du chinchilla, surtout!—et trop de perles au cou, et trop de bagues aux doigts. Débarquées par le dernier aquebot, un peu neuves aux façons de Paris, elles sont à la fois ravies de tout et choquées—car on est pudibond en Argentine—et elles ne se doutent pas que leur beauté et leurs parures voyantes les font ressembler aux personnes mêmes dont elles ont horreur...

Il y a les jolies Anglaises en porcelaine de luxe, blondes comme le miel et frêles comme des orchidées. Il y a les Anglaises esthètes, qui rappellent des visions de cauchemar, telles des girafes habillées par Burne-Jones. Ces Anglaises ont une fâcheuse passion pour les turqueses gravées et les colliers exotiques...

Enfin, il y a les Parisiennes! Elles se restaurant tout en jaccassant sur le théâtre, la littérature et les chapeaux. Peu ou point belles, d'ailleurs, mais jamais tout à fait laides, habillées avec cet art souverain, qui joue sur les limites du ridicule.—Marcelle Tinayre

L'Homme Primitif

Ou en sommes-nous en ce qui concerne l'homme fossile de Bone Cave, près de Broken Hill (Rhodésie)? M. A. Smith Woodward donne une bonne photographie du personnage dans "Nature."

Le crâne, à qui manque la mandibule, comme il a été dit dans la note publiée par nous au lendemain des publications anglaises, est en très bon état, pas du tout minéralisé. Il ressemble beaucoup au type Moustérien (La Chapelle-aux-Saints, description de M. Boule) c'est-à-dire aux crânes de Gibraltar et de Néanderthal. C'est un crâne humain à muraille d'épaisseur humaine, de capacité humaine aussi. La face est plus simiesque et lourde, peut-être plus que chez le Moustérien; les arcades sourcilières sont très saillantes et allongées. Le toit du crâne rappelle beaucoup celui du Pithécantrophe de Trini: même crête médiane, longitudinale, légère le long des frontaux. Mais il est plus étendu. Forme dolichocéphale (indice 69). La forme générale est plus humaine que celle de La Chapelle, trou occipital en avant impliquant un tronc tenu verticalement. Epine nasale antérieure, typiquement humaine, très nette. Voûte du palais considérable, mais très humaine. Dents fort usées, dont beaucoup cariées.

En somme beaucoup d'analogie avec le type de La Chapelle. Mais par la forme de l'intérieur du crâne, et du trou occipital, les deux crânes diffèrent fort. Et les os longs (tibia et fémur) diffèrent beaucoup de ceux de La Chapelle, et ce sont bien plutôt des os d'Homme sapiens moderne, vigoureux et de haute taille. Aussi M. Smith Woodward fait-il du type de Bone Cave une espèce nouvelle, H. Rhodésiensis. Et comme ce dernier, avec une face moustérienne, possède une cavité crânienne et un squelette modernes, l'auteur se demande si le Rhodésien ne se place pas entre le Néanderthalien et le Sapiens. Le Rhodésien serait un Néanderthalien par la face, un Sapiens par le reste. Et la face serait le dernier caractère à avoir évolué dans l'évolution de la forme humaine.

Tel est l'avis de M. Smith Woodward. En attendant l'opinion de M. Elliot Smith nous avons, de Sir Arthur Keith, une façon de voir très différente (d'après le Times). Pour ce dernier en effet, le Rhodésien se placerait en arrière du Néanderthal, entre celui-ci et le Pithécantrophe, mais plus près du premier. D'autre part, British Medical Journal fait du crâne de Bone Cave du pur Néanderthal.

On le voit, les avis sont divers. De toute façon la découverte de Bone Cave est fort intéressante pour l'histoire du type dit de Néanderthal, qu'on devrait nommer de Gibraltar. Le premier crâne de ce type a été trouvé à Gibraltar en 1848, le second près de Dusseldorf (Néanderthal, 1857). Depuis, d'autres ont été trouvés en France et en Belgique; mais aucun en Angleterre ni en Italie; on en a rencontré à Krapina en Croatie, à Malte. Le type Néanderthalien semble être apparu de façon brusque en Europe, et en avoir disparu non moins brusquement, pour être remplacé, par l'Homme sapiens. Venait-il d'Afrique? Les trouvailles de Gibraltar et Malte donnent à le croire. L'Afrique pourrait être la contrée d'origine du type de Gibraltar (alias Néanderthal, La Chapelle, ou Moustérien). Celui-ci aurait gagné l'Europe—elle n'était pourtant guère avenante, en ce temps de froidure, en pleine période glaciaire, pour un bipède tropical—mais n'y aurait vécu qu'un temps. En tout cas la découverte de l'homme paléolithique en Afrique n'a rien qui surprenne. Les outils en pierre, taillée y sont abondants, et le crâne de Boskop trouvé au Transvaal juste avant la guerre a appartenu à un de ces tailleurs de silex.

Qu'en pense M. Marcellin Boule? Il le fait savoir dans la Nature (17 décembre). Il considère le Rhodésien comme la persistance en Afrique du Néanderthalien ayant duré davantage dans ce continent et y ayant atteint un niveau d'évolution plus élevé que son congénère d'Europe. "On est, dit-il, ainsi amené à penser qu'il a dû survivre longtemps dans le continent noir, comme le dernier représentant d'une très vieille forme humaine, d'une forme surannée, au milieu des races noires actuelles dont plusieurs sont elles-mêmes très achéaïques et sur le point de s'éteindre."

HENRY DE VARIGNY.

LE PRIX NORTHCLIFFE

Londres.—Le Comité de "Fémina-Vie Heureuse" s'est réuni à l'Institut français de Londres, et a procédé à un scrutin pour l'attribution du prix de Lady Northcliffe à décerner au meilleur roman français paru en 1921. C'est à Epithalame, par Jacques Chardonne, que le prix a été attribué.

Le roman qui a réuni le plus grand nombre de voix après Epithalame est La Dernière Auberge, par Martial Piéchaud.

Les anciens grecs et les anciens romains se servaient de haricots blancs ou noirs pour voter; le blanc signifiait pour, et le noir contre.

La Printanite

Ainsi me permettrai-je de baptiser une petite maladie qui sévit chaque printemps dans ce qu'on est convenu d'appeler "les milieux mondains." Elle consiste en une tension anormale d'activité physique et psychique pendant les mois de mai et juin, et même pendant la première quinzaine de juillet. C'est pendant ce laps, en effet, c'est-à-dire pendant soixante-quinze jours environ, que les gens du monde mettent le plus possible de choses dans leur vie, jusqu'à la faire éclater comme une valise trop pleine. C'est pendant ces soixante-quinze jours qu'on se voit le plus, qu'on reçoit le plus, qu'on dîne le plus en ville, qu'on fait le plus de visites, qu'on se mêle le plus au flot d'humanité qui entoure, et peu à peu submerge.

Matinées, soirées, théa-bridge, théa poétiques, thés sans épithète, conférences, théâtres, concerts, comédies de salon, rendez-vous d'affaires ou de plaisir, expositions particulières ou non, nationales ou étrangères, de tableaux, d'objets d'art, de fleurs, et de chiens; promenades du matin au Bois, déjeuners à la campagne, raids en auto, toilettes, essayages, garden-parties, arrivages brusques ou prévus de provinciaux et d'étrangers, visites de souverains; tout s'agglomère pour faire de cette saison parisienne un moment délicieux pour les uns, insupportable pour les autres, éreintant pour tous. Pendant ces soixante-quinze jours, les heures comptent double; elles portent une quadruple paire d'ailes pour disparaître bien vite, fugaces, déconcertantes, insaisissables, dans le ciel tourmenté de la capitale. Car il est à remarquer que, depuis quelques années, nos printemps deviennent de plus en plus variables. Il semble que l'impassable nature commence à s'émeuvoir de la bêtise des hommes, qu'elle s'associe à l'agitation terrestre et qu'au-dessus du grand Paris fiévreux et trépidant, il ne saurait presque plus jamais s'éteindre de ciels calmes et apaisés...

A cette vie factice et surchauffée, le corps s'éreinte, l'âme se détraque. Et la Printanite exerce ses ravages. Disons, en donnant quinze pieds au vers de La Fontaine:

—Ils n'en meurent pas tous, mais tous en sont plus ou moins frappés.

Les symptômes du mal ne varient guère. Inappétence, sommeil troublé, céphalalgies, névralgies, lassitude, prurit de distractions vaines, recherches incessantes de plaisirs trop rapidement savourés. Le malade atteint de Printanite est facilement reconnaissable à son faciès jauni et à son désenchantement de l'existence. Quelques purgatifs, dépuratifs et désinfectants éclaircissent assez vite le faciès jaune; mais le désenchantement est d'extraction plus malaisée. Il persiste souvent et n'est que le prélude d'affections plus graves. La mode est, aujourd'hui, de classer sous la rubrique néurasthénie ces malaises qui s'épanouissent en floraisons variées et toujours désagréables. Ce qu'on lui en prête, à cette bonne néurasthénie! Et que de gaffes on commet en son nom!

La Printanite est une des filles les moins novices de cette mère Gigogne de néurasthénie. Elle suffit, cependant, à empoisonner la vie de nos chères mondaines—à ce qu'elles affirment, du moins; mais combien est-il difficile de prendre au sérieux une maladie dont un peu de volonté triompherait vite! Suivant le vieil adage, la cause cessant, l'effet cesserait aussi. Mais ce sont les choses les plus inutiles dont nos Parisiennes se passent le moins, et l'"idée de manquer un printemps" ne peut entrer en leur cervelle de linotte. Inclinaisons-nous donc, et laissons nos auteurs mondains chanter, comme dans la fameuse romance: Ah! gardez-vous de me guérir; J'aime mon mal, j'en veux mourir-ir...

—Jacques Normand.

LE TOMBEAU DU DOGE DANDOLO

Le correspondant de la Stampa à Constantinople annonce que le maire de Venise aurait entrepris des démarches auprès du gouvernement ottoman, en vue de faire procéder dans la mosquée de Sainte-Sophie, à la recherche du tombeau du fameux doge Dandolo.

Il existe, en effet, dans une des galeries supérieures de l'ancienne basilique transformée en mosquée, une dalle funéraire où sont gravés les noms du doge en langue latine: Enricus Dandolo. Il convient de se souvenir, à ce propos, que Venise était, au début du XIIIe siècle, maîtresse de Rhodes, de Scio, de Mytilène, de Samos et que, désireuse d'humilier la capitale byzantine qui lui disputait la suprématie commerciale, elle entreprit une expédition à la tête de laquelle se trouvait le doge Dandolo. La ville fut emportée le 12 juillet 1203 et le doge, qui avait pris à ce fait d'armes une si grande part, mourut presque centenaire le 1er juin 1205 sur un navire qui croissait devant la ville de Constantinople. Ses restes mortels furent transportés à Sainte-Sophie et y furent inhumés. La question est, maintenant, de savoir si les Turcs, qui firent disparaître de Sainte-Sophie tout souvenir chrétien, ont respecté la glorieuse dépouille.

Il faut 3300 vers à soie pour produire une livre de soie.